



RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

Conclusion de Charles Melman

Charles MELMAN

Bon d'abord, merci encore aux organisateurs de ces journées pour avoir consenti à ce que ce soient d'effectives journées de travail, c'est-à-dire de mise en commun de nos difficultés pour lire ce texte, et qui sont je dirais celles-là même de l'élaboration de ces difficultés rencontrées par Lacan au cours de ce travail. Et je crois que nous pourrions maintenant reprendre ce séminaire de façon assurément neuve, enrichie et profitable. Et je vais, durant l'instant là que j'ai avec vous, essayer de témoigner du caractère pratique de ce que nous avons parcouru au cours de ces journées.

Je vais donc, moi aussi, vous parler à partir de mes paroles imposées. Il n'y a pas besoin nécessairement d'être psychotique pour s'apercevoir, au bout d'un temps évidemment variable, que ce que l'on dit c'est toujours la même chose. Enfin *l'on* ! ... ce que tel ou tel, ce que soi-même dit c'est toujours la même chose. Quel que soit le thème abordé, quelles que soient les circonstances, quel que soit le moment, on ne cesse de parler de la même chose, et ceci sans savoir évidemment en quoi elle consiste. Autrement dit, du lieu d'où nous recevons chacun d'entre nous notre message auquel nous sommes bien accrochés, et sans savoir évidemment que ce quelque chose c'est très précisément le manque de cette chose, puisque c'est de ce trou dans l'Autre que se ménage notre voix.

La question que pour ma part je suis surpris qu'elle ne soit pas plus abordée, c'est la question de ce qui constitue la matérialité de l'inconscient, je veux dire justement la mémorisation de ce même trou. Quelle est sa matérialité ? Est-ce un tissu constitué par les dépôts provoqués successivement au cours du temps par ce qui serait la permanence du même refoulement ? Mais cela n'implique pas un message immédiatement inscrit tel que. Et c'est pourquoi je retiens, pour ma part, que ce qui fait la mémoire de cet inconscient, c'est le bord. Le bord qui en tant que tel a donné le sens privé pour chacun d'entre nous au réel qui l'anime en tant que trou. Mémoire constituée par ce bord et qui donne donc ce sens privé, et qui dans le meilleur des cas, c'est-à-dire lorsque ce bord est provoqué par ce que l'on appelle la situation œdipienne, entretient un sens sexuel à ce qui là a été déposé dans le réel, à ce qui a chu dans le réel, alors qu'il y a évidemment des circonstances qui sont beaucoup plus compliquées quant à leur résolution où ce n'est pas l'impossibilité que la sexualité représente qui a été génératrice de ce bord, que donc ce qui a chu ne se trouve pas investi d'un sens sexuel, et donc du même coup, ne se trouve pas dialectisable. Autrement dit, on est là devant quelque chose qui se répète et s'oppose aux tentatives diverses comme un « cause toujours ! »

On peut en donner un exemple tout à fait banal et que vous rencontrez que ce soit [auprès des

patients] ou à titre personnel : il suffit par exemple que l'impossible mis en place pour un enfant soit attribué à la privation phallique que lui procure la naissance d'un autre enfant dans la famille, pour que se mette en place, pour lui, un réel qui aura évidemment ce caractère d'être traumatique, et du même coup résister du fait que ce qui va pouvoir choir dans ce réel n'aura jamais de sens que de venir entretenir, signifier ce traumatisme, et donc de se trouver réfractaire à ce qui serait sa dialectisation.

Je voudrais, bien que nous n'en ayons pas beaucoup parlé, mais quand même suffisamment, prendre appui sur justement ce cas clinique du patient aux paroles imposées, ce psychotique, que vous trouvez donc très bien recensé dans le livre de Czermak sur les patronymies, et pour essayer à cette occasion de vous faire valoir de quelle manière le nœud borroméen est susceptible ici de venir, à mon sens, enfin, d'être en mesure de tenter de rendre compte des processus structuraux qui sont en cause et en particulier par l'application de ces nœuds. Je ne vais évidemment pas reprendre cette observation, mais je vais juste tirer ce qui me paraît souhaitable pour tenter de vous le démontrer.

La première remarque que je ferai et qu'à mon sens on ne fait pas assez souvent, c'est que ce psychotique, en proie donc à des hallucinations, est parfaitement capable, dans son adresse au médecin, d'en rendre compte comme des phénomènes analysés d'un point de vue absolument normal de l'observateur. Autrement dit, il est parfaitement capable, comme je dirais le citoyen ordinaire, de rendre compte de la clinique de ses manifestations. Nous posant donc la question : mais de quelle place ainsi miraculeusement préservée, puisque là, quand il décrit ce qu'il lui arrive, il le raconte, il le raconte d'un point de vue qui implique le bon sens ordinaire ! Et je me souvenais à cette occasion d'une dispute que j'avais eue au cours d'une soirée avec Henri Ey, dont la définition de la folie était qu'elle était une maladie de la raison. C'était à l'hôpital, le matin même j'avais vu une patiente qui avait ce que l'on appelle un délire en secteur. Un délire en secteur, ça veut dire qu'elle était absolument normale, sauf qu'il y avait un petit endroit, comme ça, dans sa psyché, où elle était délirante, une sorte de kyste délirant. Et ça ne l'empêchait absolument pas, par ailleurs, non seulement d'avoir une vie normale mais d'en parler de ce kyste, je dirais d'une façon tout à fait normale, sauf évidemment à épouser parfaitement les thèses délirantes qui pouvaient venir de ce lieu.

Dans le cas de ce patient, l'homme aux paroles imposées, ce qui m'a paru compatible, c'est de penser que l'adresse faite ici à un médecin, suffit – c'est quand même remarquable à mon sens – pour introduire une dimension normative, autrement dit phalliquement inscrite, et qui lui permet non seulement de subir ses hallucinations, et qui lui permet d'en avoir la description parfaite, et que vous retrouvez ô miracle avec le cas du président Schreber, qui dans les moments les plus sombres, les plus noirs, de dérélictions absolues, d'angoisse, d'effroi, de terreur, le monde disparaît..., et qui consigne tout cela sur son cahier à l'adresse du lecteur à venir, de celui vis-à-vis duquel il pourra témoigner de ce qui lui est arrivé. Car il se rend bien compte que ce qui lui arrive est extraordinaire et qu'il faut en rendre compte ! Et que donc cette adresse même est susceptible d'introduire cette dimension phallique qui par ailleurs lui manque.

Automatisme mental : c'est donc la faculté pour le patient d'assister au déroulement de ses propres pensées qui le précèdent en quelque sorte, qui ne sont pas en écho mais qui le précèdent, et avec une distinction que je vous signale tout de suite, parce qu'elle aura son intérêt dans trente secondes, c'est qu'elles peuvent être vocalisées, ces pensées (ce sont les voix), mais elles peuvent aussi, et c'est un phénomène qui à mon sens est esquivé le plus souvent, être parfaitement non vocalisées et cependant parfaitement perçues, de telle sorte qu'on est obligé dans ce cas-là de se demander : mais c'est perçu comment, par quel orifice sensoriel ? C'est quand même incroyable ! Voilà qu'il perçoit parfaitement ses pensées qui le précèdent, mais ce ne sont pas des voix ! Si ce ne sont pas des voix, si ça ne passe pas

par l'oreille, ça passe par où ? Et alors, ce qui est évidemment extraordinaire, c'est la difficulté à concevoir, mais comment, par quel chemin, par quelle sensibilité, par quel organe dévié, peut-il recevoir le message de ces voix dont le caractère majeur est d'être télépathé ? Télépathé, ça veut dire d'abord qu'elles sont sues de tout le monde, et ceci nous met sur la voie. Elles sont sues de tout le monde, c'est-à-dire qu'elles sont exposées au grand jour.

Essayons d'imaginer ce que pourrait être pour nous, névrosés de base, le fait d'avoir comme ça son inconscient qui serait... il ne s'agit pas d'inconscient dans son cas, mais dans le cas du névrosé, son inconscient, comme ça, exposé au grand jour et au su de tout le monde. Comment concevoir ce phénomène, si ce n'est, et j'entre ici dans ce qui est à mon sens une application possible de ce nœud borroméen, de ce qui est la mise en continuité du Réel et de l'Imaginaire. Mise en continuité : ça passe de l'un dans l'autre, du Réel à l'Imaginaire sans aucun obstacle, sans aucun hiatus, sans aucun changement de dimension, c'est mis en continuité, et de telle sorte que c'est forcément exposé au grand jour. Avec, comme vous le voyez, la question qui se pose aussitôt et qui est celle du rapport de ce cercle rendu unique du Réel et de l'Imaginaire avec le Symbolique, et de telle sorte qu'il vous est également permis de supposer, qu'il y a les circonstances, où si l'on sait que ce qui met en place la voix dans l'Autre c'est le Symbolique par le trou qu'il creuse dans l'Autre, dans le Réel. Eh bien qu'il pourrait y avoir des circonstances, où justement ce creusement ferait défaut, c'est-à-dire que le cercle du Symbolique serait dénoué de celui devenu unique du Réel et de l'Imaginaire.

Mais alors, me direz-vous, ça ne l'empêche pas quand même d'avoir une voix pour parler ! Assurément ! Mais j'ai essayé également d'évoquer le fait que l'adresse qui n'est pas obligatoire, qui est ici organisatrice de cette monstration, met en place des dimensions qui impliquent entre autres celle de la voix. Et je ne vais pas entrer ici – bien sûr, ce n'est pas notre propos – dans ce qui serait quand même à reprendre – mais je pense que ça a déjà été fait par d'autres – de ce qu'il en est d'une clinique de la voix. Parce qu'enfin, lorsqu'on est analyste, on est forcément sensible, non seulement à ce phénomène qui s'appelle le mutisme, c'est à dire ceux qui n'en veulent pas, ça ne veut pas dire qu'ils ne l'ont pas ! Mais il n'est pas question qu'ils puissent, qu'ils acceptent d'entrer dans ce jeu. Et puis alors toutes les variations qui peuvent être faites quant aux modulations de la voix, au point que bien entendu elles peuvent poser des problèmes pour la cure elle-même.

Ce qui est à mon sens pas moins indicatif, c'est que contrairement à ce que l'on pourrait penser, il y a toujours, dans tous ces cas – et je dois dire que pour ma part évidemment, j'en ai eu un certain nombre, un nombre considérable –, il y a toujours dans ce qui paraît insensé le même sens. Pas seulement ! Mais il y a toujours le même sens dans tous ces cas, et qui est ce qui vient donc de ces hallucinations, et qui est : premièrement : *Tu es une ordure !*, et deuxièmement : *Qu'est-ce que tu fous là ?*, et troisièmement : *Évacue ! T'as pas de place ici ! Qu'est-ce que tu fous là ?*, avec précisément la question du *là* ! Parce que pour ce patient, il n'y en a pas de *là* ! Il est partout ! Il peut être partout à partir du moment où n'importe quel signifiant venant représenter un sujet pour un autre signifiant, sa place peut se trouver en quelque sorte causée par n'importe quel signifiant. Sauf qu'à partir de ce que ménage comme sujet possible ce signifiant, eh bien cet effet de sujet peut être occupé aussi bien par le persécuteur, que par lui-même, que par n'importe qui... Et donc cette curieuse polyphonie étrange à partir de ce qui est néanmoins un phénomène unique.

Pas de dialogue avec ces voix, contrairement à ce qu'est le dialogue ordinaire du sujet névrosé avec son instance surmoïque, paternelle, religieuse, idéale, ce que l'on voudra..., pas de *tu* ! Il ne reçoit pas de message au titre de *tu*, c'est très bien noté dans l'observation de Czermak. Pas de *tu*, parce que justement, s'il y avait un *tu*, ce serait je dirais qu'il est pris dans le dialogue avec l'instance idéale, alors

que ce qui donne ce sens dans toutes ces situations, ce sens unique que je relève dans toute ces situations délirantes, c'est que se projette dans cette mise en continuité du Réel et de l'Imaginaire, l'ombre de l'instance phallique qui a été manquée, qui a été forclosée, qui a été niée, récusée... il faudrait voir, reprendre là ce que Lacan abordait avec le terme de forclusion... se projette cette ombre en tant que quelque chose là a été manqué, et qui justement fait que, dans l'Autre, le sujet ne peut s'y réclamer d'aucune filiation. Donc il n'y est présent que sous la forme des excréments qu'il y dépose, de l'ordure qui à ce moment-là [y est] du fait qu'il n'y a pas de place qui lui revienne, et que non seulement il y aura des expressions d'un désir de viol afin de connaître enfin une pénétration par cette instance phallique – je dis des banalités ! –, mais également la menace évidemment de venir à mourir, à disparaître...

A côté de ce sens unique, il y a évidemment tous les sens possibles du fait du jeu du langage, et qui sont énigmatiques, qui sont ceux qui viennent de ce réel insensé dont nous parle Lacan, où ça n'a aucun sens si ce n'est d'être des jeux du langage, mais, et c'est déjà présent dans Schreber, imposant l'énigme du sens auquel il a à répondre, à répliquer. Et Lacan en parle parfaitement dans son séminaire ou son article sur Schreber, ce que le patient, lui, appelle ses paroles réflexives. Réflexives : il ne peut pas laisser béant comme ça l'énigme du sens que procure un début de phrase hallucinatoire, et il se sent tenu, absolument comme Schreber, d'y répondre.

Donc, me direz-vous, que démêler de plus dans cette affaire ? Si vous prenez la peine de reprendre l'observation de cet homme aux paroles imposées, vous allez voir très vite que l'affaire a commencé chez lui à l'âge de 15 ans, c'est-à-dire au moment où la sexualité venue de l'organisme s'impose à lui d'une façon que psychiquement il ne peut endosser ni résoudre, et que d'autre part, et vous verrez dans l'observation tout un jeu qu'il y a autour de la volière, du viol, du vol, de la violence..., et puis s'il y a volière, il y a forcément des oiseaux. Il y en a que deux : il y a l'oiseau bleu et il y a l'oiseau gris. Alors là je dois dire que pour nous qui avec Lacan cherchions l'identité sexuelle avec la différence des couleurs, qu'il n'y ait jamais que deux oiseaux dans cette volière : l'oiseau bleu, l'oiseau gris, et que nous apprenions que ses parents passaient leur temps à se quereller, se disputer, et que lui servait de tampon (c'est son terme), c'est-à-dire aussi bien de pont. Faute évidemment de ce que lui a vécu comme défaut de ce tiers entre eux, cause de leur union, et qui lui aurait permis de s'inscrire dans une lignée phallique. Ce qui fait que, je dois dire, puisqu'il s'agit après tout *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, est-ce qu'il n'y a pas dans ce cas une intervention qu'on aurait tellement envie de lui faire ? C'est un peu tard évidemment ! Mais quand même ! Parce qu'évidemment, cette volière où il y avait là deux oiseaux en train de se déchirer, et lui là-dedans, lui dire quelque chose du genre... je ne sais pas moi ! : *C'est vrai qu'ils passaient leur temps à se becqueter. Mais ce que vous n'avez pas voulu savoir, c'est que même s'ils se becquetaient, eh bien vous vous en êtes la preuve puisque vous êtes là, ça ne les empêchait pas de se becoter.* Autrement dit, le ramener, ramener sa psychose à ce qui est incontestablement la responsabilité de son choix, du choix qu'il a fait et qui n'est pas exceptionnel, de préférer récuser au nom justement de ce qui était conflit entre ses parents, de récuser cette instance qui les réunissait. On se réunit très bien en se disputant. Je l'ai déjà dit, il y a des couples qui tiennent de façon indissoluble par une dispute, qui est bien légitime, presque plus légitime que les mots d'amour, puisque ça n'est pas ça, ni pour l'un ni pour l'autre. Alors je ne vois pas pourquoi il faudrait toujours se mentir !

Un dernier mot maintenant à propos de Joyce. Je vous ai fait tout ça pour essayer de témoigner de l'usage de ces nœuds, de quelle manière une clinique est à écrire, est à faire, et en n'oubliant pas qu'elle est interne à ces nœuds. Parce que si Freud est parti dans son travail sur l'inconscient des

névroses, Lacan, lui, il est parti des psychoses ! Et je dois dire que ce départ est constamment [...] dans son parcours. Et je dois dire qu'en ce qui me concerne j'en vois le filigrane. Et cela pour dire que, là encore je jouais avec ce que je proposais comme ça pour nous amuser d'une interprétation possible sans... après tout, faut vérifier de ce que cela peut mettre en place.

En ce qui concerne Joyce, et là je crois que la lecture que nous a faite Marc Darmon de ce dernier séminaire nous remet aussi très bien les idées en place. Il est bien évident qu'il n'a pas écrit à partir de ce qui pour lui pouvait faire trou, c'est-à-dire à partir de son inconscient, puisque ce que l'on retrouve dans ce *Finnegans wake* et qui constitue donc cette trame de la langue en tant qu'il la proposait en quelque sorte comme nouvelle novlangue possible pour chacun d'entre nous, ce que l'on trouve là, c'est l'ensemble des textes constitutifs de notre culture, qu'ils soient religieux, qu'ils soient philosophiques, qu'ils soient littéraires, qu'ils soient anecdotiques, c'est ce qu'il nous propose. Et donc, je suppose que c'est aussi pour ça que Lacan évoque le fait que, pour lui, une psychanalyse n'aurait peut-être pas forcément été indiquée.

Avec cette dernière remarque, c'est que, comme vous le savez, à la suite de Foucault d'ailleurs, s'est posée la question de l'auteur : est-ce que quelqu'un qui écrit est l'auteur de ses œuvres, ou bien, justement, est-ce qu'il est écrit au même titre qu'il y a des paroles imposées, et est-ce que ses écrits ne lui sont pas imposés à partir justement non plus là de ce trou, mais de cette lettre qui constitue l'objet générateur. Donc, est-ce que c'est Mr. Machin qui écrit ou est-ce qu'il y a là quelque chose qui, depuis cet objet, se trouve susciter l'écriture ? Comme vous le savez, c'était la position de Lacan lorsque il a souhaité que *Scilicet* ne repose pas, ne soit pas constitué à partir de noms d'auteur, c'est-à-dire de gens qui répètent chacun toujours la même chose. Puisqu'ils sont animés par la même chose, alors autant que cette chose soit bien établie que ça n'était qu'une chose, et que le rapport avec le nom propre était à revoir.

En tout cas – et je termine là-dessus – Joyce, lui, du fait même de ce que j'essaie de raconter était bien un auteur, c'est-à-dire c'est bien que comme, je dirais en tant que nom propre il vient à [ex-sister] à ses œuvres.

Peut-être une toute petite remarque, parce qu'il y a quelque chose que je n'ai pas toujours, dont la complexité ne m'a pas paru évidente de ce que nous avons abordé. Le Réel comme... ça a très bien été souligné par Marc, et en particulier, après tout, la logique le met en place ! Sauf qu'elle va complètement l'ignorer, elle s'en fout ! Et même lorsque Cantor écrit ses nombres infinis, bien que ça l'effraye, que ça l'angoisse, que ça le rende fou, etc... Mais enfin ça ne va pas très loin ! Mais ce réel insensé qui fait limite au sens, Freud l'a parfaitement rencontré avec l'analyse des rêves ! Il y a un nombril du rêve, c'est de là que ça sort, et vous ne pouvez pas y mettre la dernière lettre et qui dirait le dernier mot. Il est bien là ! Donc finalement, vous ne connaissez pas le dernier mot. Il a beau ouvrir tout grand la gueule d'Irma dans son rêve, il n'arrive pas à trouver là dans l'Autre, et si fémininement représenté, ce qu'il en serait autre chose que finalement un *oui* phalliquement plus ou moins bien traité, y compris peut-être plus ou moins salement dans ses activités sexuelles. Mais néanmoins, ça n'empêche pas qu'il reste là ce blanc au fond de sa gorge. Donc ce réel insensé, hors sens, invention de Lacan, il est bien là ! Et avec donc la dernière remarque suivante : à quoi ça sert de l'écrire si ce n'est à faire de nouveau symptôme, c'est-à-dire empêchement répété à la réalisation du rapport sexuel ? C'est bien ça qui fait symptôme ! On avance d'un pas mais ça ne fait que reculer la question ! Mais sauf aussi qu'à s'en servir de cette écriture en clinique, eh bien peut-être bien que ça vient pour nous modifier les choses.

Alors donc, pardonnez-moi si je n'ai pas souhaité reprendre d'autres commentaires qui ont été très bien faits sur ces nœuds, si j'ai pu souhaiter vous témoigner de ce que je me permettrais de dire leur virulence clinique... Un de mes excellents amis, et qui pourtant est sur la brèche des psychoses depuis bien longtemps, m'a téléphoné l'autre jour triomphalement pour me dire : *Y a pas de psychiatrie lacanienne !* Évidemment il n'y a pas de psychiatrie lacanienne tant qu'elle n'est pas faite ! Pour qu'il y ait une psychiatrie lacanienne, encore faut-il qu'il y ait des gens pour la faire ! Si on ne la fait pas, il n'y a aucune raison pour qu'elle se fasse ! Même pas la faire pour le plaisir d'une nouvelle nomenclature, pour se donner le sentiment qu'enfin l'on en serait à bout, mais parce que ça en change, je trouve, radicalement l'interprétation de phénomènes, dont j'ai essayé de vous le montrer ici rapidement, (qui) restent parfaitement énigmatiques. Et je dois dire que dans le compte-rendu qu'en fait Marcel dans son observation, il reste parfaitement énigmatique, alors que le background est présent, qui permet de le traiter différemment, et qu'aussi bien pour la névrose et que pour la psychose, eh bien ça peut venir répondre à ce qui est après tout notre fonction.

Voilà, j'espère que je ne vous ai pas brusquement désaxés ou déboussolés par cette excursion clinique. Mais je me suis permis de rappeler que nous ne sommes pas ici seulement en analyste du travail de Lacan même si c'est indispensable, mais que nous y sommes en tant que praticiens, et que pour Lacan lui-même, toute cette opération n'avait de sens qu'à tenter de répondre à sa pratique dont il n'était pas très satisfait je dois vous dire, et je trouve qu'il avait bien raison !

Merci pour votre attention.

Transcription : S. Buch

Copyright © 2015 Freud et Lacan par l'Association lacanienne internationale, reconnue d'utilité publique - Tous droits réservés